

1811 — La paysanne

Maintenant que je suis adulte et instruit, j'aimerais couper sur le papier ce dont je me souviens de ma mère. Elle fut une héroïne du quotidien durant la difficile année 1811. À cette époque je n'étais qu'un enfant, mais, étonnamment, tout m'est resté en mémoire. Sans doute parce que ce fut l'année où mon père est tombé gravement malade et que j'ai vécu, pour ainsi dire, accroché aux jupes de ma mère ? Je n'avais qu'elle à observer, à admirer et maintenant que la vie l'a quittée, je me dois de ranimer son souvenir.

Elle s'appelait Rose Barbier, née Adniot. J'étais son seul enfant. Elle avait donné le jour à trois autres, mais ils étaient morts à la naissance ou nourrissons. Rien d'exceptionnel. Les suivants vivraient peut-être, si Dieu le veut, répétait-elle. Enfin, elle le croyait. Elle n'en parlait pas, mais cela devait la chagrinier. Alors elle reportait son affection sur moi. Je ne m'en plaignais pas.

Quand mon père est tombé malade courant 1810, j'ai présumé que les choses allaient changer. Qu'elle porterait son attention sur lui et me laisserait de côté, mais, non, ce fut l'inverse. Je me dois de parler de lui pour faire comprendre comment devint ma mère à partir de ce moment-là.

Mon père s'appelait Paul, c'était un paysan, comme ma mère. D'une famille à peine plus riche que la sienne, il était plus âgé qu'elle de sept ans. Il approchait la trentaine quand ils se sont mariés. Il était temps, les gens commençaient à jaser dans la région. Je crois que mon grand-père répugnait à lâcher sa ferme pour la donner à mon père, son aîné. C'était un homme avare et fier ne

voulant pas qu'il soit dit qu'il abandonnait une partie de son travail à son fils. Mais entre les ragots qui circulaient au sujet de son sens personnel de la propriété et ceux concernant l'âge de mon père, son choix fut établi, il se décida à autoriser mon paternel à se marier et, par là même, il sous-entendait que la ferme lui revenait.

La famille de ma mère habitait à deux lieues de là, une autre ferme, comme tant d'autres. Tout le monde se connaissait plus ou moins et se retrouvait à la messe ou au marché à Saint Porquier. Les Barbier achetaient des volailles aux Adniot, des sourires et des regards s'échangeaient entre mes parents. Ça ne suffisait pas à justifier un mariage. Je crois que les choses n'auraient jamais été plus loin si le père Barbier n'avait pas apprécié les oies des Adniot, et s'il n'avait su que ma mère était correctement dotée. Les deux anciens conclurent l'affaire au cabaret du village autour d'un pichet de vin pendant que mes parents, attablés chacun à un coin de la salle, regardaient les patriarches s'enivrer.

Cela n'était pas si fréquent les mariages où les intéressés étaient heureux de la situation. J'entends par là : « Tous les deux heureux ». Mais le bonheur ne dura qu'un temps. Mon père tenait du sien. C'était un homme travailleur, mais triste, un peu envieux et, comme son paternel, avare et fier. D'une fierté absolue, d'une de ces fiertés où montrer ses faiblesses est banni. Surtout en public. Devant les autres, tout allait toujours pour le mieux. « On ne se plaint pas chez les Barbier » disait-il. Mais en rentrant à la maison, toute sa retenue tombait. Il fallait que ça sorte. Alors il criait, s'énervait, récriminait. Rose devint son souffre-douleur. Avec moi, ça se passait bien, il se comportait comme avec les gens du dehors. C'était sa façon de m'éduquer. « On ne se plaint pas chez les Barbier »...

Je n'ai jamais connu mon père qu'ainsi. Ma mère ne

m'a jamais parlé de son passé ; c'est un vieux travailleur agricole qui venait tous les ans aider aux labours qui me l'a raconté, un jour où j'avais pris une correction parce que j'avais osé dire que j'avais mal aux dents. « On ne souffre pas chez les Barbier ».

Le vieil Honoré s'était assis à côté de moi à l'entrée de la grange où on le logeait et où j'étais venu déposer mes larmes. Il connaissait la famille depuis longtemps et s'était mis à me raconter toutes ces choses sur la jeunesse de mes parents. Il m'avait dit que mon père n'était pas mauvais, mais qu'il était « comme ça », et qu'on ne pouvait pas lui en vouloir. Du coup je lui avais demandé comment se sentait Rose à l'époque du mariage. Il avait répondu avec un sourire mélancolique : « Heureuse et belle ». Puis il s'était tu et avait repris sur un ton enjoué : « Mais elle l'est toujours, non ? », comme pour m'en convaincre. Je crois qu'il avait des sentiments pour elle, mais il ne l'a jamais avoué.

Elle tenait son rôle de mère de famille, en silence, comme le souhaitait mon père. Avec une retenue digne, qui, avec le temps, la rendait, elle aussi, rigide et tendue. À l'inverse de lui, c'est au sein du foyer qu'elle lâchait son trop-plein d'affection. J'en étais l'heureux bénéficiaire, mais, chose que je n'ai jamais comprise, mon père en profitait aussi. Plus il se montrait désagréable envers elle, plus elle faisait preuve de prévenance à son égard.

En 1810, il est tombé malade. Pas une de ces maladies qu'on identifie, non, un de ces mystères de la médecine contre lequel on ne peut pas lutter. Tout a commencé par des douleurs dans le dos, de plus en plus fréquentes. Puis un jour, alors qu'il tentait de porter un sac de farine, il s'est effondré, les reins brisés. Il ne pouvait plus marcher, ses jambes étaient devenues inertes. Le drame prenait forme. L'homme de la famille, celui qui tenait la ferme,